devant lui se trouvait la solution du problème, objet de sa constante préoccupation. Smeaton lui-même a donné cette analogie entre le chêne et le phare qu'il a élevé. Alan Stevenson, qui construisit plus tard la tour de Skerryvore, prétend que cette comparaison n'est pas exacte et que Smeaton ne s'en serait servi que pour satisfaire des lecteurs incapables de comprendre le procédé plus profond grâce auquel il était réellement arrivé à la vérité. « Il n'y a pas d'analogie, dit-il, entre l'exemple de l'arbre et celui du phare, l'arbre étant attaqué à son faîte, le phare à sa base; quoique Smeaton suppose l'arbre dépouillé de ses branches et l'eau venant baigner la base du chêne, il est à craindre que l'analogie n'en soit pas plus juste, puisque les matériaux composant l'arbre et les matériaux de la tour sont si différents qu'il est impossible d'imaginer que la même force d'attaque puisse être repoussée par les mêmes propriétés dans les deux termes de la comparaison. » La première pierre du monument fut posée le 15 juin 1757 et la dernière le 24 août 1759. On comprend, en voyant de loin s'élancer la tour fière et solitaire du milieu d'un cercle d'écume, l'étymologie du nom qui a été donné à l'écueil qui la soutient : *eddy*, en effet, signifie tourbillon. Mais c'est de près et en examinant sa structure qu'on peut apprécier la solidité du monument; il ne forme, pour ainsi dire, qu'une seule pierre, tant les pièces de granit, assemblées, selon le langage des architectes, *à queue d'aronde*, s'incrustent et se confondent les unes dans les autres. Il faut qu'il soit bien solide; car, de même que pour le phare du Longship, il arrive quelquefois, lorsque la mer est forte, que l'édifice entier disparaît derrière les vagues, qui montent de plusieurs mètres au-dessus de la lanterne.

Smeaton a écrit sur les assises de son phare : « A moins que le Seigneur ne construise lui-même la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain. » Puis, sur la dernière pierre de l'édifice, au-dessus de la porte de la lanterne : *Laus Deo*, a-t-il ajouté, joyeux et reconnaissant. Une anecdote relative à la construction du monument, et que rapporte L. Renard dans ses *Merveilles des phares*, a sa place ici. On raconte qu'à l'époque où Smeaton était à l'œuvre, la guerre existant entre la France et la Grande-Bretagne, un corsaire français s'empara des ouvriers et les emmena prisonniers en France. Ce corsaire croyait bien faire : il se trompait. En apprenant cette capture, Louis XIV montra une grande colère et ordonna immédiatement que les ouvriers fussent tous délivrés et que ceux qui les avaient enlevés prissent leur place en prison : « Je suis en guerre avec l'Angleterre, dit le monarque, mais non avec le genre humain. »

EDDYSTONE (NEW-), îlot de l'Amérique anglaise du Nord, sur la côte occidentale, dans le Grand Océan boréal, en face des côtes du Nouveau-Cornouailles, par 55° 29′ de lat. N. et 133° 4′ de long. O. Vancouver l'a ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec le rocher qui porte le phare de Plymouth.

EDEBALY, célèbre cheik ottoman, né dans la Caramanie en 1210 ou 1211, mort en 1326, à l'âge de cent quinze ans. Il jouissait d'une telle réputation de science, que le fondateur de l'empire turc, Othman, venait lui-même le consulter fréquemment. Une fois, entre autres, il lui demanda l'explication d'un songe merveilleux qu'il avait eu; le cheik, qui n'était pas moins rusé que savant, lui déclara que ce songe lui promettait un grand empire, à une condition, celle d'épouser sa fille à lui, la belle Malhoun-Katoun, ce qu'Othman s'empressa de faire.

ÉDÉFIEZ adj. m. (é-dé-fièz). Loué, vanté, exalté. ‖ Vieux mot.

EDELBERGA, nom latin d'HEIDELBERG.

EDELCRANZ (Abraham-Nicolas, baron D'), littérateur et savant suédois, né à Abo en 1754, mort à Stockholm en 1821. Il s'occupa tour à tour de littérature, de physique, de mécanique, d'économie agricole et industrielle. Après avoir donné quelques pièces de théâtre, il inventa un nouveau télégraphe, une machine pneumatique appliquée à l'industrie, une lampe à mercure, un métier pour la fabrication de la toile, etc., etc. Pour récompenser tant de services, le roi de Suède le créa baron et chancelier de la cour.

ÉDÈLE s. f. (é-dè-le — du gr. *dêloô*, je montre). Ornith. Syn. d'ORTHOTOME, genre d'oiseaux.

ÉDELFORSE s. f. (é-del-for-se — d'*Edelforss*, nom de lieu). Minér. Silicate de chaux naturel, ainsi appelé parce qu'on l'a découvert à Edelforss, en Suède. ‖ On écrit aussi ÉDELFORSITE.

— **Encycl.** L'*édelforse* est une substance blanche ou grisâtre, opaque, à cassure grenue et à éclat légèrement nacré. Elle est rayée par la phosphorite, mais elle raye le carbonate de chaux. Sa densité est de 2,584. Ce minéral n'a encore été rencontré qu'en masses fibreuses, disséminées dans des calcaires saccharoïdes. D'après les analyses de Beudant et de Hisinger, on le regarde comme un trisilicate de chaux répondant à la formule SiO^3CaO, et contenant, sur 100 parties, 62,28 de silice et 32,72 de chaux. On le trouve aujourd'hui, non-seulement à Edelforss, mais encore à Gjelleback, en Norvége, et à Cziklowa, dans le Banat.

ÉDELFORSITE s. f. (é-del-for-si-te — d'*Edelforss*, nom de lieu). Minér. Nom donné à deux substances qui se trouvent l'une et l'autre à Edelforss, en Suède, savoir : 1° à un silicate de chaux que l'on appelle aussi *édelforse*; 2° à un hydrosilicate d'alumine et de chaux que l'on considère généralement comme une simple variété de heulandite.

EDELINCK (Gérard), graveur belge, né à Anvers en 1649, mort à Paris en 1707. Il vint à Paris compléter son éducation artistique sous la direction de Poilly, fut chargé de travaux importants par Louis XIV et entra à l'Académie de peinture et de sculpture en 1677. Edelinck opéra dans la gravure une véritable révolution par la substitution des tailles en losanges aux tailles carrées; il fut aussi le premier qui changea le travail suivant la matière des objets et qui donna ainsi de la *couleur* aux gravures. Son œuvre se compose de plus de trois cents pièces, parmi lesquelles on cite surtout : la *Sainte Famille*, d'après Raphaël, célèbre estampe qui fit la réputation de l'artiste et dont il n'existe que deux exemplaires avant la lettre (la Bibliothèque impériale en possède un); le *Christ aux anges*, d'après Lebrun; *Moïse*, d'après Philippe de Champaigne; le *Combat des quatre cavaliers*, d'après Léonard de Vinci; les portraits de *Lebrun*, de *Philippe de Champaigne*, de *Santeuil*, de *d'Hozier*, etc.

EDELINCK (Nicolas), graveur français, fils du précédent, né à Paris en 1680, mort en 1768. Il fut loin d'égaler son père. Sa gravure de la *Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après le Corrége, passe pour un de ses meilleurs morceaux. — JEAN, oncle du précédent et frère de Gérard, né en Belgique, avait étudié la gravure sous son illustre frère. On cite son *Déluge*, d'après le Véronèse. — GASPARD, frère de Jean et de Gérard, étudia aussi sous ce dernier, et ses œuvres, bien que de beaucoup inférieures, ont été souvent confondues avec elles, étant signées de même.

ÉDÉLITE s. f. (é-dé-li-te). Minér. Silicate double d'alumine et de chaux qui, après avoir constitué une espèce à part, est réduit maintenant par les minéralogistes à l'état de simple variété de mésotype.

— **Encycl.** L'*édélite* a été d'abord décrite par Kirwan et analysée par Bergmann. D'après celui-ci, l'*édélite* renferme, sur 100 parties de 62 à 69 de silice, de 18 à 20 d'alumine, de 8 à 16 de chaux et de 3 à 4 d'eau. L'*édélite* se présente sous forme de tubercules à texture fibreuse et rayonnée. Ses couleurs sont le gris, le jaunâtre, le verdâtre et le rougeâtre. Elle est assez dure pour faire feu sous le choc de l'acier, et c'est à peu près le seul caractère prononcé qui la distingue des autres mésotypes. Elle bouillonne au chalumeau et se fond en une masse bulleuse. Sa densité est égale à 2,51. On la trouve en Suède, à Edelforss et à Mosselberg, dans les fentes des trapps.

ÉDÉLITHE s. f. (é-dé-li-te). Minér. Variété de prehnite, renfermant sur 100 parties, d'après une analyse due à Thomson, 43,60 de silice, 23 d'alumine, 22,33 de chaux, 2 de protoxyde de fer et 4,41 d'eau.

— **Encycl.** L'*édélithe* se présente en masse compacte à texture fibreuse et souvent même radiée. Ses masses sont globuleuses, mais couvertes de tubercules irréguliers quoique arrondis comme les reins des bœufs. Elle est d'un vert foncé et susceptible de recevoir un poli assez vif. On la trouve près d'Oberstein, à 1 kilomètre de Reichenbach. Elle remplit plusieurs cavités d'un porphyre gris, qui renferme, en outre, des globules et de petits cristaux blancs de feldspath et qui se décompose facilement. On y a parfois reconnu la présence de l'oxyde de cuivre et même du cuivre métallique. Elle existe aussi, en Ecosse, à Frisky-Hall, entre Edimbourg et Glascow, et dans l'île de Mull. Dans ces nouveaux gisements, elle est en veines composées de fibres parallèles dans une cornéenne qui passe au basalte.

EDELMANN (Jean-Christian), théologien allemand, né à Weissenfels en 1698, mort à Berlin en 1767. La vie de cet homme et sa doctrine forment un tissu de contradictions qu'il faut attribuer autant peut-être à la société dans laquelle il vivait qu'à ses propres instincts. Tour à tour théologien, prédicateur et esprit fort, épris d'idées mystiques sur la divinité de la raison et même de la matière, niant avant Strauss la personnalité de Jésus et ne voyant en lui que l'humanité personnifiée, il aboutit, par ses doctrines, à un véritable panthéisme, et pour la vie sociale il réussit à se faire chasser de toutes les villes qu'il essaya d'habiter, de toutes les sociétés religieuses auxquelles il avait tenté de s'affilier, ne manquant pas de les railler d'une manière sanglante avant même d'avoir rompu avec elles. C'est ainsi qu'après avoir été frère morave et illuminé il écrivit contre ses anciens coreligionnaires son *Christ et Bélial* et ses *Coups bien appliqués sur le dos des sots*. Enfin, accueilli à Berlin par Steinburg, à la dure condition de ne plus écrire et de demeurer en paix, il en fit la promesse, la tint fidèlement et vécut tranquille à ce prix. Il avait publié plusieurs livres de controverse, parmi lesquels il faut citer *Moïse démasqué* et la *Divinité de la raison*, ouvrages dont Strauss a reproduit la doctrine avant de les avoir connus. Dans ses *Etudes sur les auteurs d'outre-Rhin*, M. Saint-René Taillandier a porté sur Edelmann le jugement suivant : « Edelmann, tel qu'il se montre à nous dans ses confessions, est un cœur naturellement pieux qui, ne trouvant pas dans les écoles théologiques du temps la satisfaction de ses instincts, à la fois mystiques et raisonneurs, rompit peu à peu avec l'Eglise et, de doute en doute, de négation en négation, fut conduit au panthéisme radical; dans les révoltes de son esprit, il est facile de voir les impatiences d'un amour mystique mal dirigé. » Il a été publié par Henri Praktje une *Notice sur la vie, les ouvrages et la doctrine d'Edelmann* (Hambourg, 1753, in-8°).

EDELMANN (Jean-Frédéric), compositeur français, né à Strasbourg en 1749, mort en 1794. Il a produit quatorze sonates ou concertos pour le clavecin, un opéra joué à Paris, *Ariane dans l'île de Naxos*, et quatre autres qui n'ont pas été représentés. Mêlé aux scènes sanglantes de la Révolution, il envoya à l'échafaud plusieurs personnes et entre autres son bienfaiteur, le baron de Dietrich; mais il y monta à son tour ainsi que son père.

ÉDELSPATH s. m. (é-dèl-spatt). Minér. Variété de feldspath.

EDEMA (Gérard), peintre hollandais, né vers 1660 dans la Frise, mort en Angleterre, à Richmond, en 1700. Il fut élève de Van Everdingen, qui lui communiqua son goût pour la nature sauvage. Il fit un voyage à Surinam et dans les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, et en rapporta de nombreuses études qu'il vendit fort cher en Angleterre. Les tableaux qu'il peignit d'après ces études ont de la couleur et du pittoresque, à défaut de génie, et des qualités sérieuses que le travail seul peut donner; mais le travail est antipathique avec une passion qu'Edema possédait à un très-haut degré, celle de la boisson. Elle abrégea ses jours, et l'on affirme qu'il mourut jeune.

ÉDÈME s. m. (é-dè-me). Autre forme du mot ŒDÈME. La forme *édème* est vicieuse, puisque la racine est le mot grec οἴδημα, de οἰδεῖν, grossir, se gonfler.

ÉDÉMÈRE s. m. (é-dé-mè-re). Zool. Autre orthographe du mot ŒDÉMÈRE.

ÉDEN s. m. (é-dènn — mot hébreu, qui signifie *jardin*). Paradis terrestre : *Il y a une réminiscence de l'*EDEN *jusque dans l'âme qui n'a jamais entendu parler de l'*EDEN, *et nos aspirations sont des souvenirs.* (L. Veuillot.) *Le phénomène de la richesse eût été inconnu dans l'*EDEN. (Cournot.) *L'*EDEN *a toujours existé, mais dans l'esprit humain et l'esprit humain seulement.* (E. Pelletan.)

Amour, âme du monde, immortelle pensée,
Chaste fleur de l'*Eden* par la femme perdu,
Larme que le doux Christ sur la croix a versée,
Comme Judas son Dieu des femmes t'ont vendu.
H. CASTILLE.

— Par ext. Lieu de délices, séjour plein de charmes : *Le salon d'un restaurateur est l'*EDEN *des gourmands.* (Brill.-Sav.) *Outre l'*EDEN *de l'inspiration et du mythe, dont l'image religieuse plane sur le berceau de l'humanité, il y a l'*EDEN *des millénaires et des utopistes de toute sorte.* (Cournot.) ‖ Lieu où l'on vit avec une simplicité primitive : *Taïti n'était plus l'*EDEN *au moment de la découverte, et les constellations de la première aurore avaient depuis longtemps disparu de son ciel.* (A. Toussenel.)

— Fig. Milieu de voluptueuses satisfactions de l'âme : *Je me faisais un véritable* EDEN *imaginaire de ce monde, des idées, des poëmes et des romans qui nous étaient interdits par la juste sévérité de nos études.* (Lamart.)

O Poésie! ange fatal!
Des fous marchent d'un pied brutal
A travers tes *Edens* splendides.
TH. DE BANVILLE.

— Philos. soc. Première des huit périodes de l'humanité, appelée aussi PÉRIODE ÉDÉNIENNE.

— **Encycl.** La *Genèse* (III, 8, IV, 16) appelle *Eden* l'endroit qui servit tout d'abord de demeure au premier couple humain, d'après les traditions hébraïques. Dans d'autres passages (II, 8, III, 23), elle le nomme *gan-eden* (l'enceinte de l'Eden), ce que la traduction grecque rend par *paradeisos*, d'où nous avons fait *paradis*. La *Genèse* nous apprend que ce jardin merveilleux était arrosé par un fleuve qui se partageait ensuite en quatre branches ou *raschim*. La première branche s'appelait *Phison* et arrosait un pays riche en or; la seconde, *Gihon*, traversait le pays de *Cousch*; la troisième, *Chikédel*, coulait à l'ouest d'*Aschour* (Assyrie), et la quatrième s'appelait *Phrat* (qui n'est autre chose que l'Euphrate). C'est le passage curieux que nous venons de citer qui a fourni les données géographiques très-vagues qui ont servi de point de départ aux recherches tendant à déterminer exactement la position topographique de l'*Eden*. Etienne Morinus, Hottinger, Eichhorn, Bellermann, Rosenmüller, Marck et bien d'autres ont avancé à ce sujet des opinions plus ou moins hypothétiques. Il est évident que, dans cette question, il est deux points capitaux qui doivent servir de base aux inductions, sous peine d'aboutir à des résultats erronés : ce sont les noms des deux fleuves *Phrat* (Euphrate) et *Chikédel* (le Tigre). Seulement, cette identité une fois admise, la difficulté consiste à retrouver la situation des deux autres fleuves et à les faire sortir, d'après le récit biblique, tous les quatre d'une même source, ou tout au moins à les considérer comme quatre branches importantes dérivant d'un même fleuve. Quelques auteurs ont ainsi interprété le passage en litige : « De là le fleuve du Paradis se partageait en sortant en quatre branches, à savoir deux au nord et deux au midi. Le *Phison* et le *Gihon* ou *Djihon* représentent les deux principales embouchures du *Chatt-el-Arab* actuel, formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate. Dans cette hypothèse, les deux branches du nord sont représentées par le Tigre et l'Euphrate, le grand fleuve du Paradis par le *Chatt-el-Arab*, et les deux branches méridionales par la double embouchure du *Chatt-el-Arab*. Quant aux pays arrosés par les quatre branches, *Cousch* serait le Khousistan actuel de la Perse, ancienne patrie des Susiens, nommés aussi par Strabon (XV, 728) *Kissioi*; *Chavila* (la terre arrosée par le *Phison*) serait la partie la plus voisine de l'Arabie (pays de l'or), et la position exacte de l'*Eden* serait environ vers le 33° 48′ de lat. Mais cette opinion a soulevé plusieurs objections graves; on a dit que la contrée de *Cousch* devait désigner comme toujours, dans la Bible, l'Ethiopie; que la double embouchure du *Chatt-el-Arab* était beaucoup trop peu importante pour être opposée parallèlement au Tigre et à l'Euphrate, etc. D'autres savants ont placé l'*Eden* près de Babylone et pris, pour compléter le nombre nécessaire des quatre branches, les deux canaux de l'Euphrate, *Nahar Malca* et *Morsares*. D'autres savants, abandonnant le sens littéral des mots, comme Verbrugge dans son *Oratio de situ Paradisi*, leur ont, en désespoir de cause, donné une valeur fictive et ont cru, par exemple, que l'hébreu *Nahar* (fleuve) devait désigner simplement une masse d'eau considérable; d'autres encore, comme Clerics, ont admis que le cours des fleuves et la situation des grandes masses d'eau avaient dû changer. C'est en s'appuyant sur ce dernier principe et sur l'hypothèse assez vraisemblable d'une communication entre la mer Noire et la mer Caspienne que Raumer a pris la *Petchora*, l'*Irtisch*, la *Dwina* et le *Wolga* pour les quatre fleuves bibliques. On pourrait remplir des volumes avec ce qui a été écrit sur la position géographique de l'*Eden*; certaines théories sont purement ridicules. De nos jours encore on a de nouveau posé le problème et l'on a tenté de le résoudre; parmi les chercheurs plus audacieux qu'heureux, nous citerons Sickler, Buttmann, Hartmann, etc.

La légende de l'*Eden*, du séjour et de l'expulsion d'Adam et d'Eve, n'est pas exclusivement hébraïque et doit être empruntée à ce fonds commun de mythologie dans lequel la plupart des peuples ont puisé leurs traditions sur l'origine de l'humanité. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point intéressant à tant d'égards, et nous renvoyons pour de plus amples détails aux articles spéciaux consacrés aux mots ADAM, EVE, PARADIS, etc.

Le mot sémitique *Eden* se retrouve dans un certain nombre de noms géographiques d'origine hébraïque ou arabe. Ainsi on appelait *Eden* ou *Beth Eden* (la demeure de l'*Eden*) une vallée fertile située non loin de Damas, et un autre endroit cité souvent dans la Bible et paraissant faire partie de l'empire assyrien.

De très-bonne heure, on pensa qu'il ne fallait pas prendre à la lettre ce que dit la *Genèse* sur l'*Eden*. Les Pères d'Occident, il est vrai, tinrent le récit de Moïse pour réel; mais les Pères de l'Eglise d'Orient, et particulièrement les chefs de l'école d'Alexandrie, Clément et Origène, ne virent dans ce récit qu'une allégorie. Selon Origène, l'*Eden* se trouvait dans le troisième ciel, et l'exclusion des hommes du paradis signifiait la reclusion des âmes dans les corps terrestres. Irénée doute que le serpent ait parlé, et les Alexandrins, à la suite de Philon, affirment que le premier péché a eu pour cause l'éveil de l'instinct sexuel. Les encratites et les manichéens, qui avaient adopté cette opinion, condamnèrent en conséquence le mariage. Clément d'Alexandrie essaya de prévenir les conclusions qu'on prétendait tirer de ces principes, en soutenant qu'il n'y avait eu péché que parce qu'Adam et Eve n'avaient pas encore atteint l'âge de maturité.

Les théologiens modernes ne sont pas arrivés à se mettre d'accord sur l'origine, le sens, le but du récit de la *Genèse*. Les uns le tiennent pour historique, tout en reconnaissant qu'il a été extrêmement embelli par l'imagination des Orientaux; les autres, au contraire, y voient un mythe historique ou philosophique destiné à expliquer l'origine du mal dans le monde. Ceux qui croient que l'homme a commencé sur la terre par l'état d'innocence, c'est-à-dire d'indifférence entre le bien et le mal, y trouvent des arguments à l'appui de leur opinion. Pour eux, ces paroles : « Ils virent qu'ils étaient nus, » indiquent le premier éveil de la conscience. Une secte

gnostique, les ophites, ou sectateurs du serpent, avaient déjà glorifié la chute comme initiation de l'homme à la connaissance du bien et du mal.

— Rem. Cette longue tirade sur l'ethnologie, l'ethnographie, la géographie, comme on voudra la qualifier, est extra-savante et charmera un très-petit nombre de nos lecteurs. L'*Eden*, mot qui signifie *délices*, méritait vraiment un meilleur sort. Laissons donc de côté l'érudition à tous crins, et revenons, comme on dit vulgairement, dans un pays civilisé. L'*Eden*, dirons-nous, était le jardin de délices dans lequel Dieu avait placé Adam et Eve. Ce mot, qui rappelle les premières amours qui se sont épanouies sur la terre, a passé dans toutes les langues comme synonyme de séjour plein de charmes où l'on goûte les voluptueuses satisfactions de l'âme, et les auteurs y font de fréquentes allusions. Donnons-en quelques exemples :

« L'image d'Hermann semblait sourire à l'image de Dorothée, et lui dire en tremblant ces paroles : « Aimable fille, n'es-tu point un » ange du ciel? ou Dieu me montre-t-il en toi » l'épouse qui embellira ma solitude, comme » autrefois, dans *Eden*, il présenta à Adam sa » belle compagne? »

BALLANCHE.

« Monde des troubadours, réveil de la société laïque, qu'est-ce que les traditions de ce monde de chevalerie, qui partout marquent les origines de la race romane? C'est l'*Eden* des temps modernes, la légende du jardin enchanté où le couple chrétien, un nouvel Adam et une nouvelle Eve, au sein de l'amour, reconstituent entre eux une langue, une société, un monde... La chute aussi ne tarde pas. Après l'âge idéal de la chevalerie, les temps historiques s'abaissent, se traînent; le genre humain est encore une fois chassé de l'*Eden*. »

EDGAR QUINET.

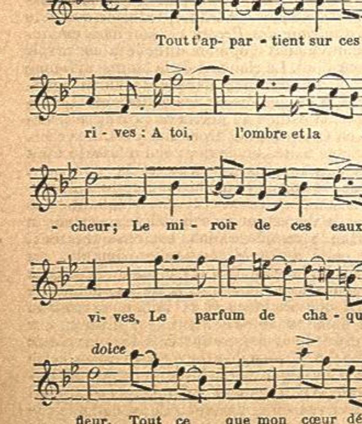
« Pendant la nuit, cet *Eden* des malheureux, la pauvre enfant échappait aux ennuis, aux tracasseries qu'elle avait à supporter durant la journée. Semblable au héros de je ne sais quelle ballade allemande, son sommeil lui paraissait être une vie heureuse, et le jour était un mauvais rêve. »

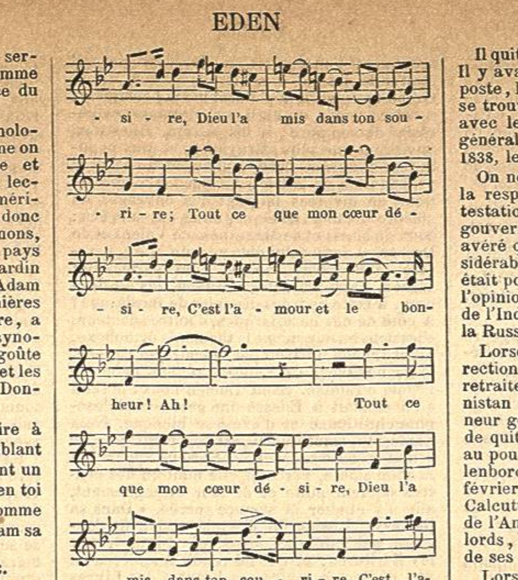
HONORÉ DE BALZAC.

« Je rentrais dans ma prison comme Adam fût rentré dans l'*Eden*, s'il lui eût été permis d'y retourner après quelques jours d'exil sur la terre. Mon Eve avait péché contre Dieu, il est vrai, en péchant contre l'amour; elle avait cueilli le fruit amer du doute et de la jalousie; mais, en dépit de cette crise terrible, nous étions heureux de nous retrouver ensemble, avec l'espoir de ne plus nous quitter. »

GEORGE SAND.

Eden (L'), oratorio-symphonie, musique de Félicien David, paroles de Méry. Le sort de cette belle composition est réellement déplorable. Elle fut exécutée, pour la première et unique fois, à l'Opéra, le 23 juin 1848, par Poultier (Adam), Mlle Grimm (Eve), et Alizard (Lucifer). Les auditeurs, ce soir-là, s'intéressaient bien peu aux amours de nos premiers parents. La cavatine d'Eve, le chœur des Anges, l'irrésistible mélodie de Lucifer, le chœur dansé des fleurs se perdaient dans le bruit des pavés soulevés, des canons roulant dans le lointain, et des fusils sonnant au sommet des barricades. L'œuvre ne se releva jamais; Félicien David lui-même paraît l'avoir reniée ou condamnée à l'oubli. Et pourtant, suivant nous, dans aucune de ses productions, le poétique musicien n'a réuni de pareils trésors d'élégance et de séduction mélodique, d'aussi exquises ciselures d'orchestration. Pour donner une idée de la grâce rêveuse qui parfume tout l'ouvrage, nous nous contenterons de reproduire le début du premier duo d'Adam et d'Eve, que nous n'hésitons pas à placer à côté de la fameuse cavatine : *Il mio tesoro*, de *Don Juan*.





EDEN, l'*Ituna* des Romains, rivière d'Angleterre, prend sa source dans le comté de Westmoreland, sur l'un des points les plus élevés de la chaîne centrale des montagnes d'Angleterre, coule vers le N.-O., baigne Kirkby-Stephen, Appleby, Kirkoswald, Carlisle, et se jette dans le golfe de Solway après un cours de 100 kilom. Cette rivière est navigable depuis son embouchure jusqu'à Carlisle, et, depuis qu'on l'a canalisée de Carlisle à Bowness, elle peut recevoir des bâtiments de 60 à 80 tonneaux.

EDEN, ville maronite de Syrie, dans le Liban, à 32 kilom. E. de Tripoli, près du Nahr-el-Kadissat; 4,000 hab. « Eden, qu'on a voulu identifier avec l'Eden de l'Ecriture, est dominé, dit M. Adolphe Joanne (*Guide en Orient*), par une haute paroi de rochers qui porte une chapelle en ruine, et entouré de toutes parts de vieux noyers, de vignes et de vergers, arrosés par des ruisseaux limpides qui tombent en gracieuses cascades; un joli petit château mauresque, aux fenêtres ogivales et aux terrasses crénelées, occupe la partie supérieure. Le plateau d'Eden, élevé de 1,500 mètres au-dessus de la mer, domine la vallée supérieure du Nahr-el-Kadissat, qui a reçu le nom de *Vallée des saints* à cause du grand nombre de couvents et d'ermitages dont elle est remplie. Cette vallée, dont Lamartine a donné une description un peu trop fantaisiste, est remarquable par son caractère alpestre et la grandeur de ses lignes. » L'agriculture, la viticulture et l'élève des bestiaux sont à peu près la seule industrie de la population.

EDEN (Richard), auteur d'ouvrages remarquables sur des découvertes maritimes. Il est le premier écrivain anglais qui ait entrepris le récit des nombreuses entreprises maritimes qui suivirent la découverte de l'Amérique. Son *Traité de l'Inde nouvelle*, traduit du latin de Sébastien Munster, avait été publié en 1533. Eden n'était pas seulement un compilateur; on trouve dans ses nombreux ouvrages des recherches et des remarques originales qui témoignent de connaissances aussi variées qu'approfondies. Deux de ses ouvrages traitent de l'art de la navigation; les autres sont des récits de voyages de toutes sortes.

EDEN (George), comte D'AUCKLAND, gouverneur général de l'Inde, sous le second ministère de lord Melbourne, né à la ferme d'Eden, nom primitif de sa famille, près de Beckenham (Kent), en 1784, mort en 1849. Il était le second fils du premier baron d'Auckland, qui avait été élevé à la pairie pour ses services dans la diplomatie. Il fut dès son enfance destiné au barreau, prit ses degrés au collége du Christ et fut, en 1809, reçu membre de l'association de Lincoln-Inn. Cependant, l'année suivante, il devint, par la mort de son frère aîné, apte à succéder à la pairie, et en 1814, lors du décès de son père, il prit place à la Chambre des lords, avec le titre de baron Auckland. Il avait siégé pendant près de deux ans à la Chambre des communes comme député du bourg de Woodstock et avait voté constamment avec les whigs. Lors du premier ministère du comte Grey, il fut nommé président du conseil du commerce et directeur de la Monnaie, avec droit de siéger dans le conseil des ministres; à la retraite de sir James Graham en 1834, il lui succéda comme premier lord de l'Amirauté. Bientôt après, le cabinet whig fut dissous par Guillaume IV, mais lord Auckland rentra aux affaires publiques après un court intervalle et fut nommé gouverneur général de l'Inde. L'Inde était alors en paix, et la mission de lord Auckland consistait principalement à répandre les idées de conciliation et de réformes civilisatrices. Il quitta l'Angleterre au mois de juillet 1834. Il y avait trois ans environ qu'il occupait ce poste, lorsque le gouvernement anglo-indien se trouva engagé dans une guerre terrible avec les Afghans; le pacifique gouverneur général fut obligé de publier, le 1er octobre 1838, le fameux manifeste de Simlah.

On ne sait trop, en réalité, sur qui rejeter la responsabilité de cette malheureuse contestation entre les autorités indigènes et le gouvernement général; il paraît cependant avéré que lord Auckland y eut une part considérable, mitigée par cette circonstance, qu'il était poussé à l'invasion de l'Afghanistan par l'opinion publique, tant de la métropole que de l'Inde, opinion alarmée par les progrès de la Russie en Orient.

Lorsque les terribles nouvelles de l'insurrection du Caboul (novembre 1841) et de la retraite de l'armée anglaise dans l'Afghanistan (janvier 1842) parvinrent au gouverneur général à Calcutta, il était sur le point de quitter son poste. En effet, à peine arrivé au pouvoir, sir Robert Peel nomma lord Ellenborough gouverneur de l'Inde. Au mois de février 1842, lord Ellenborough arrivait à Calcutta et lord Auckland reprenait le chemin de l'Angleterre. Il retourna à la Chambre des lords, où il continua à soutenir le parti whig de ses votes, mais peu de sa parole.

Lorsque les whigs revinrent au pouvoir, après le rappel des lois sur les céréales, lord Auckland fut nommé une seconde fois lord de l'Amirauté, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort, occasionnée par une attaque de paralysie. Après la victorieuse occupation de Caboul, en 1839, lord Auckland avait été créé comte. Il ne s'est jamais marié, et, n'ayant aucune descendance, ses titres se sont éteints avec lui.

ÉDÉNATES, ancien peuple des Alpes, habitant le val d'Egnan, compris aujourd'hui dans le département de l'Isère.

EDENBRIDGE, village d'Angleterre, station du chemin de fer de Folkestone à Londres; on y remarque le château d'Hever, qui rappelle le souvenir d'Henri VIII et d'Anne de Boulen. On montre encore des chambres appelées l'appartement d'Anne de Boulen, une poterne avec une herse, les anciennes écuries, etc. Une partie des bâtiments est occupée aujourd'hui par une ferme. L'église d'Edenbridge a conservé quelques beaux restes du style normand.

ÉDÉNIEN, IENNE adj. (é-dé-niain, iè-ne — rad. *Eden*). Philos. soc. Qui appartient à l'état primitif de l'homme, à la première des huit périodes par lesquelles on suppose que l'humanité a passé ou doit passer : *Période* ÉDÉNIENNE.

— Substantiv. Homme qui a vécu pendant la période édénienne : *Ce procédé sera peut-être applicable à la grande industrie, mieux encore qu'à celle des* ÉDÉNIENS, *qui était la culture au berceau.* (Fourier.)

ÉDÉNIQUE adj. (é-dé-ni-ke — rad. *Eden*). Qui appartient à l'Eden; qui a rapport à la vie d'Adam et d'Eve dans le paradis terrestre : *Partie du jardin* ÉDÉNIQUE, *l'humanité veut y retourner.* (Th. Gaut.) *L'idée de faire jouir le travailleur, en pleine civilisation, de l'indépendance* ÉDÉNIQUE *et des bienfaits du travail, est une idée d'une portée immense.* (Proudh.) *Taïti était la seule terre habitée dont la population eût conservé une empreinte effacée des mœurs de la phase* ÉDÉNIQUE. (A. Toussenel.) *Ce fut sans doute quelque Normand bien avisé qui eut l'hérésie de protester le premier contre le crime symbolisé par la pomme* ÉDÉNIQUE. (W. Burger.)

ÉDÉNISME s. m. (é-dé-ni-sme — rad. *Eden*). Philos. soc. Etat de l'homme pendant la période édénienne : *Cette période de bonheur qui précéda l'état sauvage peut s'appeler* ÉDÉNISME, *du mot Eden, nom du jardin symbolique où Moïse place le berceau de l'humanité.* (V. Hennequin.) *Le récit de la Genèse paraît s'appliquer exclusivement au passage des populations de l'Asie Mineure de l'*ÉDÉNISME *à la sauvagerie.* (V. Hennequin.) *La liberté illimitée d'amour, institution pivotale d'*ÉDÉNISME, *ne régnait à Taïti que sous le bon plaisir et par la grâce de la loi de Malthus.* (A. Toussenel.)

ÉDÉNITE s. f. (é-dé-ni-te). Minér. Variété d'amphibole, qui se trouve avec la chondrodite dans un calcaire spathique, en Amérique.

EDENIUS (Jordan-Nicolas), philosophe et théologien suédois, né en 1624, mort en 1666. Etant à Upsal, où il faisait ses études, il soutint en présence de la reine Christine l'opinion que l'hébreu est la langue la plus ancienne, tandis que son adversaire prétendait que c'est la gothique, et la reine, émerveillée de cette discussion, en fit soigneusement dresser le procès-verbal et veilla à ce qu'il fût conservé. Edenius fit ensuite un voyage en Angleterre. De retour à Upsal, il reçut le titre de docteur en théologie (1661). On a de lui : *Dissertationes theologicæ de Christi religionis veritate* (Abo, 1664); *Epitome historiæ ecclesiasticæ* (Abo, 1681). Ce dernier ouvrage fut publié par l'évêque Gezelius.

EDENKOBEN, ville de Bavière, cercle du Palatinat, à 9 kilom. N. de Landau; 5,000 hab. Ecole latine. Industrie active : moulins, fabriques d'armes; commerce de bois et de vins. Une source minérale sulfureuse, appelée le Kurbrunnen, sourd à peu de distance d'Edenkoben. Sur une hauteur couverte de vignes et de châtaigniers s'élève la belle villa de Ludwigshœhe, construite par le roi de Bavière et dominée par les ruines imposantes du Rielburg, forteresse détruite au XIIIe siècle. Vue très-étendue.

ÉDENTÉ, ÉE (é-dan-té) part. passé du v. Edenter. Qui a perdu ses dents : *Peigne* ÉDENTÉ. *Vieille* ÉDENTÉE. *Pour mordre le prochain, une vieille bouche* ÉDENTÉE *de dévote vaut mieux que les bonnes dents de la belle jeunesse.* (Cervantes.)

Le jour baissait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une *vieille édentée*
Au teint de suie, à la taille écourtée.
VOLTAIRE.

— Par ext. Qui est propre aux personnes dépourvues de dents : *Il alla se placer à côté d'elle et commença un éloge de sa beauté et de sa parure, auquel la vieille femme répondit avec une foule de sourires* ÉDENTÉS *et de grâces enfantines à faire reculer un régiment de cuirassiers.* (F. Soulié.) *Qui est là? cria une voix* ÉDENTÉE. (V. Hugo.)

— Substantiv. Personne qui a perdu ses dents : *Il y a beaucoup d'*ÉDENTÉS *à Carlsbad; les années, plus que les eaux, sont peut-être coupables du fait.* (Chateaub.)

— s. m. pl. Mamm. Ordre de mammifères, qui tire son nom de l'absence complète de dents chez plusieurs des genres qui le composent : *Les* ÉDENTÉS *manifestent une grande infériorité par rapport aux autres mammifères.* (P. Gervais.)

— Crust. Section de la classe des crustacés, comprenant les xiphosures et les siphonostomes.

— **Encycl.** Mamm. Les *édentés* forment un ordre assez naturel dans la classe des mammifères; mais les auteurs ne sont pas d'accord sur les genres que l'on doit y faire entrer. La dénomination même d'*édentés* est jusqu'à un certain point inexacte; car, s'il est des genres, tels que les fourmiliers et les pangolins, qui sont complétement dépourvus de dents, d'autres, comme les tatous, ont des dents de trois sortes, molaires, canines et incisives. C'est même dans cet ordre que, par une singularité bizarre, on trouve les mammifères terrestres qui présentent le plus grand nombre de dents; ainsi le tatou géant en a une centaine. « Ce n'est donc, dit M. P. Gervais, ni dans le petit nombre des dents ni dans l'absence d'incisives que réside le principal caractère des *édentés*, mais plutôt dans la similitude plus ou moins complète de leurs dents, qui sont toujours à une seule racine et d'une structure plus simple que celle des autres mammifères. » Les *édentés* présentent, sous le rapport des dents, quatre types distincts : 1° des dents de trois sortes; 2° des molaires et des canines; 3° des molaires seulement; 4° pas de dents du tout. Sauf le genre tatou, tous sont dépourvus d'incisives. Leurs pieds sont armés de grands ongles crochus, presque en forme de sabot et enveloppant l'extrémité des doigts. Les *édentés* manifestent, dans toute leur organisation, une grande infériorité relativement aux autres mammifères. D'une intelligence tout à fait bornée, plutôt même instinctifs qu'intelligents, ils ont des mouvements lents et paresseux, une démarche embarrassée. Les uns sont herbivores et ont un estomac assez analogue à celui des ruminants; les autres sont insectivores, se nourrissant surtout de fourmis, et leur museau allongé renferme une langue longue et filiforme. Leurs organes reproducteurs et jusqu'à leur physionomie étrange trahissent encore cette infériorité organique. On peut diviser les *édentés* en quatre familles : 1° TARDIGRADES : museau court; point d'incisives; tête arrondie; côtes nombreuses; poil rude; membres très-longs; queue presque nulle. Cette famille, appelée aussi famille des *paresseux* ou des *brévirostres*, renferme les genres bradype ou unau, achée ou aï, animaux grimpeurs; mégathère et mégalonyx, fossiles. 2° FOUISSEURS, appelés aussi *longirostres* ou *édentés ordinaires* : corps allongé; molaires nombreuses; pattes courtes, armées à presque tous les doigts d'ongles puissants; queue plus ou moins longue. Genres : tatou, chlamyphore, priodonte, tatusie, oryctérope. 3° MYRMÉCOPHAGES ou *fourmiliers* : animaux à bouche complétement dépourvue de dents, prolongée en tube, très-étroitement ouverte et laissant sortir une langue longue, filiforme et visqueuse. Genres : fourmilier et pangolin. 4° MONOTRÈMES : animaux dépourvus de dents; un seul orifice pour les organes de la défécation, de l'urine et de la reproduction; des os marsupiaux; une fourchette, comme chez les oiseaux; tous les pieds à cinq doigts. Genres : échidné et ornithorhynque. Les *édentés* actuels sont des animaux de taille moyenne ou petite, plus nombreux en Amérique que partout ailleurs; il n'y en a pas dans les zones tempérées ou froides de l'hémisphère nord; aussi manquent-ils complétement en Europe. Il n'en est pas de même si l'on considère les genres aujourd'hui éteints; ceux-ci, dont on a trouvé les débris fossiles en Europe, dans l'Amérique du Nord et au Paraguay, renferment des espèces dont la taille égalait celle du bœuf ou même du rhinocéros. La quatrième famille de cet ordre est celle sur laquelle les zoologistes sont le moins d'accord; les uns la rapportent à l'ordre des *édentés*, d'autres à celui des marsu-

piaux; d'autres enfin en font un ordre à part sous le nom de monotrèmes.

— Paléont. Les *édentés* constituent un ordre des mammifères, caractérisé principalement par l'imperfection du système dentaire. De nombreuses découvertes d'ossements d'animaux qui ont appartenu à cet ordre ont montré un ensemble de formes et de caractères dont l'état actuel du globe n'offre aucun exemple. Ces découvertes ont mis en évidence des transitions nombreuses et remarquables entre les ongulés et les pachydermes, et comblé l'espace, en apparence infranchissable, qui séparait les tatous et les paresseux. Si cet ordre ne renferme aujourd'hui que des animaux d'une taille au-dessous de la moyenne, dont les plus grands ne dépassent pas le chien, les ossements fossiles indiquent de nombreuses espèces qui ont dépassé en grandeur les rhinocéros et les hippopotames. De nos jours, les *édentés* sont tout à fait spéciaux aux pays chauds. Quelques rares fragments démontrent que, pendant l'époque tertiaire, ils ont aussi habité l'Europe. Beaucoup d'*édentés* fossiles sont connus par des fragments nombreux, et même quelques-uns par des squelettes entiers qui permettent de se faire une idée assez complète de leurs formes et de leur organisation et d'établir quelques conjectures vraisemblables sur leur vie et leurs mœurs. Les *édentés* fossiles ne peuvent pas être tous rapportés aux quatre familles actuelles, entre autres plusieurs espèces de grande taille trouvées en Amérique; elles présentent des caractères intermédiaires entre les paresseux et les tatous, et doivent former une famille spéciale, celle des mégathérioïdes ou gravigrades. Les paresseux n'ont pas été trouvés à l'état fossile.

ÉDENTER v. a. ou tr. (é-dan-té — du préf. privat. *é*, et de *dent*). Priver de ses dents, arracher ou casser les dents de : ÉDENTER *quelqu'un d'un coup de poing. Certains tyrans faisaient* ÉDENTER *leurs victimes. Ceux que les ans* ONT ÉDENTÉS *ont aujourd'hui des moyens pour réparer cet outrage.*

— User, rompre les dents d'un outil, d'un instrument : ÉDENTER *un peigne.* ÉDENTER *une scie.*

S'édenter v. pr. Etre, devenir édenté : *Un peigne, une scie qui* S'ÉDENTE.

— Casser ou arracher ses propres dents : *Vous allez* VOUS ÉDENTER.

EDENTON, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la Caroline du Nord, sur la côte N.-E. et à l'entrée de la petite baie de son nom, qui s'ouvre dans le canal Albemarle, à 180 kilom. N.-E. de Raleigh; 3,700 hab. Port de commerce actif.

EDER, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Bombay, dans l'ancienne province de Goudjerate, capitale d'une petite principauté de son nom, à 24 kilom. N. d'Ahmed-Abad; 12,000 hab. Elle était autrefois entourée de fortifications imposantes, œuvre des rois musulmans de Goudjerate.

EDER ou **EDDER**, en latin *Adrana*, rivière d'Allemagne, prend sa source dans la Westphalie, au Rothaargebirge, passe à Waldeck, à Fritzlar, et se jette dans la Fulde à 10 kilom. au-dessous de Cassel, après un cours de 120 kilom. Ses eaux charrient un peu de sable aurifère.

EDER (George), théologien et érudit allemand, né à Freysingue en 1524, mort en 1586. Il devint conseiller de Ferdinand, roi des Romains, avocat fiscal en Autriche, jouit de la confiance des empereurs Ferdinand et Maximilien II, qui le consultèrent à maintes reprises sur les affaires ecclésiastiques, et fut onze fois recteur de l'université de Vienne. Il a laissé de nombreux ouvrages latins et allemands, dont les principaux sont : *Catalogus rectorum et illustrium virorum archi-gymnasii Viennensis* (Vienne, 1559, in-8°); *Œconomia bibliorum* (Cologne, 1568, in-4°); *Evangelische inquisition* (Dillingen, 1573, in-4°); la *Toison d'or de la société et communauté chrétienne* (1580); *Malleus hereticorum* (Ingolstadt, 1580, in-8°); *Metœologia hereticorum* (Ingolstadt, 1581, in-8°), etc.

ÉDÈRE s. f. (é-dè-re). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées. ‖ On écrit plus ordinairement ŒDÈRE.

ÉDÈSE (saint), martyr, né en Lycie, mort en 306. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la philosophie. Converti au christianisme, il fut condamné aux mines en Palestine, recouvra la liberté, puis vint à Alexandrie, où le préfet d'Egypte le fit jeter à la mer, après lui avoir fait subir diverses tortures sans parvenir à ébranler sa foi. L'Eglise honore sa mémoire le 5 avril.

ÉDÉSIA, femme philosophe grecque, qui vivait à Alexandrie au Ve siècle de notre ère. Sa beauté, ses vertus et son savoir lui acquirent une grande réputation. Après la mort de son mari Hermias, elle se dévoua entièrement à l'éducation de ses enfants et au soulagement des pauvres. Comme elle était attachée en philosophie aux idées platoniciennes, elle conduisit à Athènes ses fils Ammonius et Héliodore, et leur fit suivre, sous ses yeux, les leçons de Proclus, qui l'accueillit avec une grande distinction. Lorsqu'elle mourut, le philosophe Damascius se chargea de prononcer son oraison funèbre.

EDESIUS ou **ŒDESIUS**, poëte gallo-romain, qui vivait au ve siècle de notre ère. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était très-versé dans l'art de la rhétorique et qu'il était intimement lié avec l'évêque d'Arles, saint Hilaire. Edesius composa en l'honneur de ce dernier un poëme en vers hexamètres dont il ne nous reste que douze vers, cités dans le tome II de l'*Histoire littéraire de France*.

ÉDESSE s. f. (é-dè-se — de *Edesse*, nom d'une ville ancienne, ou du gr. *edesma*, nourriture). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, comprenant un assez grand nombre d'espèces, toutes de l'Amérique du Sud : *Les* ÉDESSES *ont le corps généralement ovalaire.* (E. Duponchel.)

— **Encycl.** Les *édesses* constituent un genre d'insectes hémiptères, de la section des hétéroptères, de la famille des scutellériens, dans la division des pentatomites, créé par Fabricius et adopté par Latreille, qui en a changé le nom en celui de pentatoma. Les *édesses* ont le corps généralement ovalaire, l'écusson en forme de spatule allongée, les antennes longues et très-grêles, ordinairement composées de cinq articles. On en connaît un assez grand nombre d'espèces, provenant toutes de l'Amérique méridionale; l'espèce type du genre est l'*édesse* antilope de Fabricius.

ÉDESSE (*Edessus*), ancienne et opulente ville de la Mésopotamie septentrionale, aujourd'hui nommée ORFA. V. ce mot.

Édesse (ÉCOLE D'), célèbre école de philosophie. On peut diviser l'histoire fort intéressante de l'école d'Edesse en trois périodes distinctes, comme l'a fait M. Allemand-Lavigerie :

1° de 100 à 340 ap. J.-C. : premiers essais d'un enseignement chrétien à Edesse;

2° de 340 à 410 : époque glorieuse de cet enseignement sous saint Ephrem et ses disciples;

3° de 410 à 489 : décadence de l'école d'Edesse sous Ibas et ses successeurs.

Nous allons esquisser rapidement ces trois périodes, que l'on peut désigner par ces trois mots : *naissance*, *apogée* et *décadence* de l'école d'Edesse.

L'origine de la ville remonte à la plus haute antiquité. Les Pères de l'Eglise retrouvent Edesse dans l'Arach des Ecritures, bâtie par Nemrod. Laissons dans les brouillards ces lointaines légendes, et, sans nous occuper de l'histoire de la ville, faisons seulement celle de l'école d'Edesse. Le premier nom de docteur que nous rencontrions est celui de Barsimée, qui pourtant était plus un apôtre et un prédicateur qu'un professeur. Le christianisme avait des ennemis à Edesse, ville où le paganisme et les superstitions de l'Orient étaient profondément enracinés. Edesse était consacrée au soleil. Le culte de Nabo, de Bel, de la déesse Atargatin, d'Azizos et de Monimos y était tout-puissant. La conquête était difficile, et saint Barsimée scella de son sang la tentative d'enseignement chrétien qu'il avait faite à Edesse. Mais l'exemple des martyrs n'est qu'un encouragement de plus pour les hommes convaincus, et à Barsimée succéda bientôt Bardésane. Cet homme extraordinaire naquit à Edesse le 11 juillet 154 de l'ère chrétienne, sous l'empire d'Antonin le Pieux et le règne de l'Abgar, fils de Maanès. Les qualités de son esprit, développées par une éducation brillante, ne tardèrent pas à le rendre célèbre. On vante tour à tour sa connaissance de la langue syriaque et de la langue grecque, son éloquence pleine de feu, les charmes de sa poésie et surtout son habileté dans les sciences chaldéennes. Chrétien, il voulut enseigner le christianisme et ouvrit à Edesse une école de théologie, comme nous l'apprennent saint Augustin et saint Epiphane. Les disciples ne manquèrent pas. Le nouveau docteur ne se contenta pas de faire l'apologie de la religion chrétienne, il fit bientôt de la polémique; de la défense, il passa à l'attaque, et ce fut contre les sectes séparées de l'Eglise qu'il dirigea ses premiers enseignements. Saint Jérôme nous apprend qu'il publia de savants traités sur les hérésies qui pullulaient alors en Syrie. Un de ces ouvrages, dirigé contre les erreurs d'un astrologue, est le seul dont il nous soit parvenu quelques fragments. Mais cet ennemi de l'hérésie devait être bientôt un hérétique à son tour. Apollonius de Chalcis, précepteur de Marc-Aurèle, l'avait conjuré de quitter la religion chrétienne : après les prières, les menaces. Bardésane tint bon. « Cependant, pour parler le langage de M. Allemand-Lavigerie, l'orgueil devait égarer celui que la persécution n'avait pu fléchir. » On sait peu de chose sur les hérésies de Bardésane : tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en admettant l'autorité divine des Ecritures il ne reconnaissait point à l'Eglise le droit de les expliquer. Il paraît aussi qu'il voulut concilier avec la Bible les rêveries de l'Inde et de la Chaldée, et on lui reproche d'avoir enseigné à la fois, avec les gnostiques, qu'il y avait en Dieu huit couples d'éons engendrés les uns des autres par *syzygie*, et avec les sabéens qu'il existait des « esprits sidéraux résidant dans les sept planètes et surtout dans le soleil et la lune, dont l'union mensuelle conservait le monde en lui donnant de nouvelles forces. »

Bardésane eut pour continuateur son fils, connu sous le nom d'Harmonius, dont l'éducation avait été plus brillante encore que celle de son père. Harmonius n'avait pas reçu seulement l'enseignement de l'Osroène, il était allé jusque dans les gymnases de la Grèce apprendre la philosophie et l'élégance; il revint poëte, et, au lieu d'enseigner les hérésies de son père, il les chanta. Elles n'en devinrent que plus attrayantes et plus populaires. D'autres bardésanites aidaient à la propagation de la doctrine par leurs traductions en diverses langues des ouvrages du célèbre docteur. Quelques noms ont survécu : ceux de Maris et de Mégéthès, de Valens et de Droser, et enfin celui d'un certain Marc, peut-être le magicien fameux dont parle saint Irénée. Faut-il ajouter Lerubna, fils d'Affradère, à cette liste des disciples de Bardésane? A côté de ces hérésiarques, d'autres docteurs édessiens enseignaient la théologie orthodoxe. Saint Lucien, instruit par Macaire, et Eusèbe, le grand évêque d'Emèse, avaient débuté à l'école d'Edesse. Saint Lucien nous apprend qu'il existait à Edesse une école de philosophie chrétienne et d'exégèse biblique. Né à Samosate, saint Lucien, dit son biographe, se rendit à Edesse, que les Syriens appelaient la ville sainte, parce qu'elle était un des centres de leur culte et de leur enseignement, afin d'y étudier la science sacrée. « Dans sa jeunesse, Lucien fut disciple assidu de Macaire, qui habitait Edesse, où il interprétait les Ecritures, et qui lui rendit familières en peu de temps toutes les beautés des Livres saints. » Edesse était dès lors ce qu'on appelle maintenant une faculté de théologie. C'est là qu'Eusèbe se forma. « Il fut d'abord instruit dans les saintes Ecritures selon l'usage de sa patrie, dit Sozomène, puis formé aux leçons moins austères de la littérature profane, sous la direction des docteurs qui enseignaient alors dans cette ville. »

Mais c'est avec saint Ephrem que l'école d'Edesse entre dans la période la plus glorieuse de son existence. Ce saint docteur commence à enseigner vers le milieu du IVe siècle et y devient, durant trente années, la lumière des Eglises de Syrie. Il faut lire l'éloge de ce célèbre théologien dans l'*Essai sur l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, de M. Villemain. Contentons-nous de montrer ici la part qui revient à saint Ephrem dans les progrès de l'école d'Edesse. Jeune encore, il était venu à Edesse, et la vue des lieux enchanteurs où la ville est bâtie, les monastères qui l'environnaient remplirent son âme d'une joie singulière. Il se sentit attiré vers cette capitale du christianisme en Orient. C'est dans un monastère d'Edesse qu'Ephrem commença ses instructions et entreprit ses principaux ouvrages, entre autres ce *Commentaire de la Genèse* qui fit sa célébrité. L'étude des lettres, voilà ce qu'il prêche avant tout; étrange doctrine pour un religieux! « Si vous savez que votre frère désire étudier, dit-il, prêtez-lui votre livre; si vous avez un livre du monastère, pliez-le avec soin et conservez-le comme la propriété de Dieu même. » On croirait lire les recommandations d'un conservateur de nos bibliothèques publiques. La religion des livres! religion inoffensive et bienfaisante qui n'a malheureusement pas assez d'adeptes. Soyons reconnaissants aux humbles solitaires d'Edesse du zèle qu'ils ont mis à conserver par la transcription manuscrite les monuments de l'ancienne littérature syrienne : service inappréciable, qui nous permet aujourd'hui de retracer avec quelque certitude l'histoire de ces temps reculés. La bibliothèque du Vatican possède des manuscrits de l'école d'Edesse. L'enseignement d'Ephrem n'était pas seulement littéraire, on le pense bien, et de professeur il se faisait souvent apôtre et prédicateur. C'est ainsi qu'il fut le champion de l'orthodoxie et combattit tour à tour les hérésies de Marcion et de Manès, de Valentin et de Bardésane, d'Arius, d'Apollinaire, des messaliens, etc. Il composa de nombreux ouvrages et, outre son *Commentaire des Ecritures*, on peut citer un poëme sur la ruine de Nicomédie, un chant sur la mort de Julien l'Apostat, etc. « Nous le voyons, dit M. Lavigerie, combattre tour à tour Marcion et Manès, Valentin et Bardésane, les deux derniers alliant aux imaginations de l'école néo-platonicienne et à ses éons les rêveries de la Chaldée, les deux autres empruntant aux systèmes des gymnosophistes et des mages leurs doctrines erronées, ajoutant à ces erreurs communes des dogmes encore plus bizarres et s'érigeant en prophètes au milieu de leurs disciples séduits par l'éclat de leur parole. » Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, sous l'influence du mysticisme qui avait envahi comme une réaction nécessaire le monde rationaliste des écoles et de la civilisation grecques, la pensée humaine avait pris une attitude prophétique. On ne parlait plus, on ne raisonnait plus que sous forme d'oracles. Les alexandrins eux-mêmes, Porphyre, Plotin, Proclus, avaient adopté cette méthode, qui répondait à l'esprit du temps. On doit à saint Ephrem un historique du manichéisme qui fait de cette doctrine une théorie indienne. Mais il remonte à des temps plus reculés encore et nous montre cette croyance de deux principes ennemis qui se disputent l'empire de l'univers, existant déjà dans le monde oriental dès le siècle même de Moïse. Selon lui, l'historien sacré aurait entrepris le récit de la création et des événements qui la suivirent pour combattre les doctrines de ces prédécesseurs de Zoroastre et de Manès. Rien ne semble plus naturel, il faut le dire, pour l'homme abandonné à ses propres lumières, que d'expliquer ainsi les contradictions de sa nature : d'un côté le bien, dont la voix généreuse parle sans cesse à notre âme, et de l'autre le mal, qui nous séduit et nous entraîne; cette force merveilleuse qui nous rend capables des actes les plus héroïques, et cette déplorable faiblesse qui succombe à la moindre attaque; en un mot, cette double loi et comme cette double nature dont parle avec une douleur éloquente l'écrivain sacré. Toute l'œuvre de saint Ephrem, comme celle des philosophes du temps, se résume dans une polémique à outrance sur les sujets mystiques qui s'étaient imposés aux plus grands esprits de ce siècle; mais le principal effort du philosophe d'Edesse porta contre le fatalisme. « La plupart de ceux qui ont abandonné la vraie foi, dit Ephrem, ont d'un commun accord rejeté la liberté; ils ont prétendu que notre volonté, soumise à la domination d'un principe mauvais, est enchaînée par les lois d'un destin aveugle. »

Sa dialectique, néanmoins, n'est pas de nature à convaincre la raison des esprits cultivés; il invoque sans cesse la tradition, au lieu de démontrer son thème. « Nos pères, dit-il, croyaient simplement à la parole de Dieu; ils se seraient crus coupables d'un sacrilége téméraire s'ils avaient osé disputer des vérités divines, introduire arbitrairement des dogmes nouveaux et semer des pierres dans le grand chemin de la vérité... C'est le père du mensonge, l'ennemi du salut, qui a inventé toutes ces oiseuses disputes. » Voilà une manière commode de convaincre ses adversaires : il n'y a pas à les réfuter; ils parlent au nom du diable, et cela suffit à montrer le cas qu'il faut faire de leurs discours. Il remarque cependant que le fatalisme est incompatible avec l'état social : « Si nous n'agissions, dit-il, que par l'impulsion du principe mauvais, c'est lui seul que Dieu devrait punir; si le destin faisait les homicides, nous ne condamnerions pas les assassins, mais la destinée qui les pousse, car nous n'appelons en justice que les coupables qui pouvaient éviter le crime... Pourquoi l'auteur de la nature, la vérité et la justice même, voudrait-il nous tromper et nous prescrirait-il des lois après nous avoir refusé le libre pouvoir de leur obéir? » On voit d'ici le caractère de l'école d'Edesse en opposition avec celles de l'Occident. Tandis que la méthode d'Origène et des Occidentaux, dans les sciences morales et théologiques, est surtout dialectique, la méthode orientale de l'école d'Edesse est surtout historique. Bardésane avait propagé ses idées à l'aide de la poésie; saint Ephrem usa du même moyen pour les combattre. Entre les sectes religieuses et philosophiques de cette époque mémorable, une guerre à mort était engagée : tous les moyens étaient bons. « Saint Ephrem, dit M. Villemain (*Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*), ne fut pas seulement le poëte théologien du peuple; tous les événements qui occupaient ou affligeaient l'empire excitaient son génie non moins zélé pour la patrie que pour l'Eglise. » A l'occasion de la mort de l'empereur Julien, il entonne un chant d'allégresse; il fait des sermons, des dialogues imités de Platon. Tous les genres littéraires étaient mis au service de chaque cause, du côté des chrétiens comme du côté du paganisme et des philosophes.

La mort de saint Ephrem fut un deuil public. Euloge, Protogène, Barsès avaient été les disciples et les collègues du pieux docteur; ils propagèrent son enseignement et continuèrent son œuvre dans l'école d'Edesse, malgré les persécutions excitées par les ariens contre les catholiques de l'Osroène. Zénobius, Aba, Siméon, Abraham et Mara enseignèrent aussi à Edesse, et leur enseignement, comme celui d'Ephrem, leur maître, fut surtout dirigé contre les hérétiques. Citons encore, pour compléter la liste, Arvad, Paulonas et Absamias, docteurs édessiens qui eurent une grande influence sur les esprits par leur enseignement dans l'école d'Ephrem.

Hérétique au début avec Bardésane, orthodoxe ensuite avec Ephrem, l'école d'Edesse va finir comme elle avait commencé, par l'hérésie, avec Ibas, auquel il faut joindre Cumas et Probus, qui n'obtinrent que des succès locaux et éphémères. A la fois nestoriens et disciples d'Aristote, les trois docteurs de l'*académie des Perses* réussirent à exciter un mouvement d'opinion difficile à concevoir aujourd'hui. La richesse de la langue syrienne était pour beaucoup dans ces gloires éphémères, à ce que disent les historiens. Le syriaque, si estimé au déclin de la langue grecque en Orient, avait trois dialectes. Des trois dialectes usités en Syrie, celui d'Edesse était à la fois le plus gracieux et le plus pur. Narsès le conserva même longtemps à l'école de Nisibe, et ce ne fut que cinquante ans après la dispersion de celle d'Edesse que Jean de Huz le remplaça, dans son enseignement, par celui de la Mésopotamie orientale. Au Ve siècle, néanmoins, les idées et la langue grecques avaient acquis à Edesse autant de crédit que les idées et la langue syriaques. Les partisans de l'hellénisme agissaient sur les esprits par des traductions des œuvres de génie des philosophes et des écrivains de la Grèce classique. « La traduction, dit M. Lavigerie, me paraît en effet le grand travail tracé d'avance à l'école d'Edesse par sa position géographique. Placée sur les limites de

la civilisation grecque comme sur celles du monde oriental, cette savante institution pouvait, par une espèce d'échange, emprunter à l'une les œuvres de ses philosophes et de ses théologiens pour les répandre dans la Syrie, à l'autre ses anciennes traditions, ses poésies pleines de feu, enfin les monuments vénérables d'une Eglise presque inconnue de l'Occident chrétien. » La plupart des écrits des Pères grecs avaient été traduits en syriaque, aussi bien que les œuvres d'Aristote, qui parvinrent de cette manière aux Arabes, comme on l'a déjà vu plus haut.

Un archevêque français de Babylone, qui a étudié ce sujet sur les lieux, compare l'école d'Edesse à nos anciennes universités. « Dès le commencement des siècles chrétiens, dit-il, on avait établi à Edesse, sous la protection des lois, une école qui devint célèbre et qui produisit des résultats semblables à ceux des universités d'Europe. On y voyait venir des jeunes gens de tout l'Orient, et principalement de la Perse, pour étudier les belles-lettres et la religion. » Ce fut la dialectique d'Aristote et des sophistes de la décadence qui donna naissance, à Edesse comme dans tout le monde grec, aux milliers de sectes qui pullulèrent au déclin de la domination romaine. Les débris de l'école d'Edesse disparurent au moment de l'invasion arabe; mais elle laissa derrière elle deux grands faits : elle a propagé le nestorianisme, dont elle se fit le champion en Perse, en Syrie et jusque dans la Chine et l'Inde, et, par ses disciples, ses travaux et les écoles issues d'elle, elle a fait connaître la philosophie grecque aux Arabes à partir de l'époque musulmane. Elle peut, à ce titre, être considérée comme la mère de la philosophie arabe du moyen âge.

ÉDESSE (PRINCIPAUTÉ D'), Etat chrétien, fondé, lors de la première croisade, par Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon. Envoyé par son frère en Asie Mineure, l'ambitieux Baudouin se laissa séduire par les promesses d'un prince arménien chassé de ses Etats, et, après avoir quitté clandestinement le camp de l'armée chrétienne, à la tête de mille fantassins et de cent cavaliers, il s'avança sans obstacle vers l'Arménie où il voulait entreprendre de fonder un Etat. Appelé à Edesse par les habitants, qui étaient las du joug musulman, et par un prince grec du nom de Théodore, qui le désigna comme son successeur, il fit une entrée triomphale dans cette ville et, quelque temps après, y fut couronné roi. Craint de ses sujets et de ses ennemis, Baudouin s'empara de plusieurs places du voisinage; sous son règne, comme sous celui de ses successeurs, la principauté d'Edesse fut le principal boulevard du royaume de Jérusalem contre les Turcs. Appelé en 1100 au trône de Jérusalem, Baudouin laissa le comté d'Edesse à son cousin Baudouin II, qui fut fait prisonnier par les Turcs et remplacé par Tancrède. Quand il eut recouvré sa liberté, il fut appelé à succéder à son cousin sur le trône de Jérusalem, et la principauté d'Edesse fut gouvernée par Josselin de Courtenay, qui se signala dans plusieurs expéditions contre les Sarrasins. Son fils Josselin II lui succéda. « Ce prince, surnommé le Jeune, fut très-libéral et vaillant de sa personne, dit Ducange, mais adonné extraordinairement aux femmes, à l'ivrognerie et aux autres vices qui le plongèrent dans le malheur et lui firent perdre en un moment ce que son père avait acquis avec beaucoup de gloire. » Pendant que les Francs épuisaient leurs forces dans la débauche, Zenghi, sultan de Mossoul, se préparait à une vigoureuse attaque contre les chrétiens. Au moment où Josselin s'endormait dans une trompeuse sécurité, Zenghi fondit sur Edesse, s'en empara malgré la vive résistance des habitants et mit tout à feu et à sang dans la ville. Le patriarche Nersès, que cite l'historien des croisades, fait ainsi parler cette malheureuse cité : « J'étais comme une reine au milieu de sa cour; soixante bourgs élevés autour de moi formaient mon cortége; mes nombreux enfants coulaient leurs jours dans la joie; on admirait la fertilité de mes campagnes, la fraîcheur et la limpidité de mes eaux, la beauté de mes palais. Mes autels, chargés de richesses, jetaient au loin leur éclat et semblaient être la demeure des anges. Je surpassais en magnificence les plus belles cités de l'Asie et j'étais comme un édifice céleste bâti sur la terre. » Après la mort de Zenghi, Josselin essaya vainement de recouvrer sa capitale. Noureddin refoula l'armée chrétienne après lui avoir fait éprouver d'immenses désastres et surpassa son père dans l'œuvre de destruction de la ville, car il changea une des plus belles cités de l'Orient en un monceau de décombres. Edesse n'a pas cessé depuis d'appartenir aux Turcs.

ÉDESSIDE adj. (é-dè-si-de). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre édesse.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hémiptères hétéroptères, ayant pour type le genre édesse.

ÉDET adj. m. (é-dè — du lat. *ætas*, âge). Agé. ‖ Vieux mot.

ÉDÉTANS, en latin *Edetani*, peuple de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, à l'E. des Celtibériens. Les Edétans avaient pour chef-lieu *Edeta*, aujourd'hui Liria; leurs autres villes principales étaient : Segobriga, Cæsaraugusta, Valentia.

EDFOU, l'*Atbo* des anciens Egyptiens, l'*Apollinopolis magna* des Grecs et des Romains, ville de la haute Egypte, sur la rive gauche du Nil, à 83 kilom. S.-E. de Thèbes, à 88 kilom. N. d'Assouan; 2,000 hab. Fabriques de tissus de coton et de poterie. Méhémet-Ali fit d'Edfou le chef-lieu d'un département du même nom.

Edfou occupe l'emplacement d'*Apollinopolis magna*, dont il subsiste deux temples parfaitement conservés. « Le grand temple, dit M. Henry Cammas (la *Vallée du Nil*), n'est pas de la belle époque égyptienne, mais de la belle époque grecque; c'est d'ailleurs un des édifices les plus considérables et les plus intacts de la vallée du Nil. Le naos et le côté droit extérieur, commencés sous Philopator, continués par Epiphane, furent terminés au temps d'Evergète II. Le pronaos et le côté droit des propylées datent de Soter II. Tout le côté gauche appartient au règne de Philométor. Les sculptures rappellent les règnes de Cléopâtre-Coccé, de Soter II, de Ptolémée-Alexandre Ier et de sa femme Bérénice. Le temple est consacré à Har-Hat, à Hator et à Har-Sont-Thô, le Soleil, la Beauté, l'Amour. Har-Hat est un dieu lumineux; quatorze bas-reliefs, dans le pronaos d'Edfou, l'assimilent au soleil. Les pylônes d'Edfou sont les plus hauts qui existent en Egypte; du sommet, la vue est magnifique. Ils ont 34 mètres d'élévation et sont reliés par une vaste porte. Leurs masses imposantes dominent et écrasent le mince village qui végète à leur ombre. Derrière eux, des propylées de trente-deux colonnes conduisent au pronaos, péristyle de dix-huit colonnes énormes. Les murs sont chargés de sculptures; de chaque côté de la porte d'entrée, on remarque intérieurement deux petites cellules qui sembleraient des loges de gardiens, si elles n'étaient si bien sculptées. Ce sont sans doute des niches d'animaux sacrés. Le naos est décoré de douze colonnes; sur les flancs s'ouvrent des pièces donnant dans une galerie qui entoure tout le temple. Deux chambres, situées derrière le naos, aboutissent au sékos, où l'on voit une chambre monolithe de granit noir et vert, destinée sans doute au séjour d'un dieu. Cette chapelle a 5 mètres de haut et 2^m^,70 d'épaisseur. Dans l'une des salles du côté droit se trouve l'entrée d'un petit temple. On y monte par quelques marches qui forment un perron et, se continuant sur le flanc droit, conduisent à une série d'appartements habités autrefois par un collége sacerdotal. Deux colonnes forment pronaos devant le sanctuaire. Le temple entier, long de 170 mètres environ, est entouré d'un mur énorme et très-élevé, chargé d'hiéroglyphes et de bas-reliefs; sur l'un des côtés de l'enceinte, à la hauteur du pronaos, se détachent deux énormes têtes sculptées, semblables aux gargouilles de nos édifices gothiques. »

Le petit temple, situé à quelques mètres du précédent, se compose de deux chambres et d'un péristyle; il est du temps de Ptolémée Evergète II et de Ptolémée Soter II, son successeur (146-107). A 5 kilom. d'Edfou, on voit des grottes creusées dans une colline; c'est sans doute la nécropole de l'ancienne ville.

EDGAR, comté des Etats-Unis (Illinois). Superficie, 1,500 kilom. carr.; pop., 17,000 hab. Grande exportation de porcs et de laine. Ch.-l. Paris.

EDGAR, douzième roi saxon d'Angleterre, né en 942, mort en 975. Il succéda à son frère à l'âge de dix-sept ans et montra, malgré sa jeunesse, une grande capacité dans le gouvernement de ses Etats. Entouré de voisins turbulents, il se montra toujours prêt à venger la moindre injure et sut ainsi se maintenir en paix. Les moines qui nous ont laissé l'histoire de sa vie font de son caractère le plus pompeux éloge; malheureusement ces louanges outrées paraissent quelque peu inspirées par les faveurs dont il combla les couvents. L'histoire, en effet, a conservé de ce prince quelques traits peu propres à nous faire admirer ses mœurs. C'est ainsi qu'il fit arracher d'un couvent la belle Editha et lui fit violence, crime dont saint Dunstan punit le roi en le privant pendant sept ans de mettre la couronne sur sa tête; c'est ainsi encore qu'il poignarda de sa propre main le comte Ethelwold pour épouser sa femme Elfride, princesse d'une grande beauté. Un fait qui l'honore davantage et dont les Anglais profitent encore aujourd'hui, c'est la destruction complète des loups dans ses Etats.

EDGAR, surnommé **Atheling** (vraiment noble), prince anglo-saxon de la seconde moitié du XIe siècle, et le dernier prince de sa race. Petit-fils d'Edmond Ironside et fils d'Edouard, que Canut Ier avait envoyé en Suède pour le faire périr, il vint en Angleterre avec son père, lorsque celui-ci y fut appelé pour succéder à Edouard le Confesseur. A la mort de son père, il était trop jeune encore pour faire valoir ses droits; mais Harald conçut pour lui de l'amitié et lui donna le titre de comte d'Oxford. Guillaume le Conquérant le traita avec la même bienveillance et lui pardonna même avec bonté une tentative de révolte qu'Edgar avait faite dans le Northumberland. En 1097, Edgar fut mis à la tête d'une petite armée pour aller établir sur le trône d'Ecosse un prince de sa famille qui portait le même nom que lui. Il passa le reste de sa vie dans une heureuse tranquillité et vécut jusqu'à un âge très-avancé.

EDGAR, roi d'Ecosse, mort en 1107. Il était fils de Malcolm III et de Marguerite, sœur du précédent. A la mort de son père (1093), il fut dépossédé par Donald VIII et obligé de se réfugier en Angleterre. En 1097, son oncle vint avec une armée l'établir sur le trône de son père. Il régna dix ans en paix et fut vivement regretté par ses sujets. Son frère Alexandre Ier lui succéda.

EDGAR DE RAWENSWOOD, héros de la *Fiancée de Lammermoor*, roman de Walter Scott. L'illustre écrivain en a fait le type de ces rejetons de grandes familles déchues, qui conservent dans l'abaissement de leur fortune l'orgueil et toute la dignité aristocratiques.

EDGARTOWN, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 110 kilom. S.-E. de Boston, sur la rive orientale de l'île Marthe; 2,450 hab. Bon port de commerce, abrité par une jetée de 300 mètres et fréquenté surtout par les bâtiments qui se livrent à la pêche de la baleine.

EDGECOMBE, comté des Etats-Unis (Caroline du Nord). Superficie, 400 kilom. carrés; pop., 20,600 habitants, qui se livrent surtout à la culture du maïs et du coton, ainsi qu'à la préparation de la térébenthine, qu'on exporte sur une large échelle. Ch.-l. du comté, Tarborough. ‖ Petit bourg maritime des Etats-Unis, Etat du Maine, comté de Lincoln, à 46 k. S.-S.-E. d'Augusta; pop. 1,876 hab. ‖ Baie de l'océan Pacifique, sur la côte orientale de l'Australie, par 20° lat. S. et 145° 10' long. E.

EDGEFIELD, district agricole des Etats-Unis (Caroline du Sud). Superficie, 3,800 kilom. carrés; pop. 4,200 hab. Le principal article de culture et de commerce est le coton; mais la dernière guerre a ruiné la plupart des immenses plantations qui couvraient cette partie de la Caroline. Le district a pour ch.-l. Edgefield-Court-House, petite ville de 3,000 âmes environ, située à 225 kilom. N.-O. de Charlestown.

EDGE-HILL, montagne d'Angleterre, comté et à 28 kilom. S.-O. de Warwick, célèbre pour avoir été le théâtre du premier combat entre Charles Ier et les troupes parlementaires.

EDGEWORTH (Richard LOWELL), ingénieur mécanicien et publiciste anglais, né à Bath en 1744, mort à Edgeworthstown (Irlande) le 18 juin 1817. Il appartenait à une ancienne famille irlandaise et fut élevé au collége de la Trinité, à Dublin, puis à Oxford. Il n'avait pas vingt ans encore lorsqu'il enleva une jeune dame d'Oxford, l'épousa et s'établit à Reading, où naquit sa fille Maria. Doué d'une grande aptitude pour la mécanique et la physique, il s'occupait depuis son enfance de combinaisons et d'expériences de toutes sortes. L'Angleterre lui doit le premier télégraphe électrique qui ait fonctionné dans ce pays; mais l'idée qu'il poursuivait surtout avec passion était la construction d'une locomotive qui emporterait avec elle la voie ferrée sur laquelle elle glisserait. Ce rêve, si c'en est un, parut un instant réalisé; la machine fonctionna, mais non pas dans les conditions économiques qui en feraient tout le prix. On sait qu'Edgeworth a eu des imitateurs qui n'ont pas été jusqu'ici plus heureux que lui.

Une autre entreprise, d'un intérêt moins général, immense cependant par l'audace de la conception et la grandeur du résultat désiré, ne lui réussit pas mieux. Il avait tenté, en 1771, de détourner le cours du Rhône et de rejeter au-dessous de Lyon le confluent de ce fleuve avec la Saône; mais les ressources insuffisantes qu'on lui alloua pour l'exécution de ce travail ne lui permirent pas de l'achever avant la crue du fleuve, et tout fut emporté dans une nuit par les eaux débordées. Il rentra alors en Angleterre, et en 1782 il s'établit sur ses terres en Irlande, résolu à se consacrer à l'éducation de ses enfants. Ayant choisi pour son fils aîné et appliqué à la lettre le plan préconisé par Rousseau dans son *Emile*, il réussit à en faire un petit sauvage, ennemi du travail et de toute discipline, si bien qu'il se vit réduit à l'embarquer. Cette expérience ne le découragea pas, et il ne voulut jamais confier à personne l'éducation des nombreux enfants qu'il eut de ses quatre femmes; il écrivait même bravement, après son expérience malheureuse, un *Essai sur l'éducation pratique*, avec la collaboration de sa fille Maria.

Accessible, du reste, à tous les sentiments généreux, Edgeworth était très-dévoué aux intérêts de sa patrie. Il fit partie de la dernière Chambre des communes irlandaise et prit part à l'insurrection de 1798. Il fut obligé de se cacher pendant quelque temps. L'estime qu'il avait su inspirer à tous les partis le sauva néanmoins de la proscription et même de la ruine, et, plus heureux que beaucoup de ses compatriotes, il vit ses domaines respectés par les vainqueurs. Outre son livre sur l'éducation et un *Essai sur le taureau irlandais*, réfutation spirituelle de la balourdise dont les Anglais gratifient les fils de la verte Erin, Edgeworth a écrit dans un style clair, précis, élégant, plusieurs livres relatifs à ses nombreuses inventions et d'excellents ouvrages destinés aux enfants. Edgeworth avait un esprit fort varié, le véritable esprit de l'inventeur, joignant à une grande fécondité d'imagination des vues pratiques et précises. Aussi a-t-il entrevu presque tous les progrès de ce siècle; il en a indiqué clairement quelques-uns et a réalisé pour l'agriculture et l'industrie une multitude d'inventions, plus modestes pour la gloire que le monde y attache, mais non moins utiles par les services qu'elles rendent.

EDGEWORTH (Maria), femme de lettres anglaise, fille du précédent, née à Black-Bourton, dans le comté d'Oxford, en 1767, morte à Edgeworthstown en 1849. Miss Maria est peut-être la plus gracieuse et la plus pure figure de femme auteur que l'histoire des lettres puisse nous offrir. Quand nous parlons de gracieuse figure, il va sans dire que nous ne prétendons faire aucune allusion aux traits physiques de cette femme charmante, car, avec une douceur qui n'est peut-être pas sans coquetterie, Maria a déclaré qu'elle ne voulait pas risquer de détruire aucune des illusions que ses lecteurs pouvaient se faire sur sa figure et a constamment refusé de laisser faire son portrait. C'est donc ici du portrait de son âme qu'il s'agit seulement, et si celui-là peut offrir quelque difficulté, ce n'est pas celle que les peintres rencontrent à faire paraître belles les femmes qui sont naturellement jolies, et passables celles qui ne le sont pas; nous ne croyons être que vrai en disant qu'il est impossible de flatter Maria. Comme femme privée, miss Edgeworth a mené une vie des plus simples, ce qui est déjà un assez bel éloge pour une femme de lettres. Aider son père dans ses travaux, surveiller l'éducation de ses frères, tel fut le but de la première moitié de cette existence; pleurer son père quand elle l'eut perdu, soigner les pauvres quand ses frères n'eurent plus besoin d'elle, tel fut le but de l'autre moitié. Aimer fut le secret de cette vie paisible; aimer son père, sa mère, ses frères, ses pauvres et son pays; mais les aimer au point de ne vouloir jamais partager entre eux et un époux la tendre affection qu'elle leur avait vouée. Parmi les objets de son affection, nous avons oublié les enfants. Combien elle aima les enfants des autres, cette femme qui ne voulut jamais en avoir à elle! Mais aussi combien les enfants l'aimèrent et l'aiment encore! Un jour (c'était en 1847, année de terrible famine pour l'Irlande), un jour, les enfants de Boston, lecteurs assidus de miss Maria, ayant appris le mal que leur bonne amie d'Irlande se donnait pour nourrir ses malheureux compatriotes, organisèrent une souscription et, au bout de quelques semaines, lui envoyèrent cent quarante-neuf tonnes de farine et plusieurs quintaux de riz, avec cette simple adresse qui vaut bien l'inscription la plus fastueuse : *A miss Edgeworth, pour ses pauvres.* Comme femme de lettres, Maria a compté Walter Scott parmi ses plus chauds admirateurs, et le grand romancier a avoué plusieurs fois que c'étaient les beaux ouvrages consacrés par elle à la peinture du caractère national irlandais qui lui avaient donné l'idée d'entreprendre un travail semblable sur son propre pays. Et pourtant le roman de miss Maria diffère essentiellement de celui de sir Walter; il ne s'agit plus ici de chevaliers, de dames et de tournois; tous les personnages sont empruntés à la vie moderne et réaliste; réaliste, avons-nous dit, mais en donnant à ce mot plutôt le sens qu'il devrait avoir que celui qu'on a pris l'habitude de lui donner. Si miss Edgeworth a renoncé aux vieilles tours, aux souterrains, aux ponts-levis, à toute la défroque du moyen âge; elle n'est pas tombée pour cela dans les tripots, les bals-concerts, la bohême, les viveurs et les biches, société si bien venue dans une certaine littérature. Instruire ses chers insulaires, non point par d'ennuyeux sermons, mais par d'aimables récits empruntés à la vie réelle, tel est le but que s'est toujours proposé Maria Edgeworth dans ses romans aussi bien que dans la série de ces contes charmants destinés les uns à l'enfance et les autres à l'âge mûr. L'espace nous manque pour donner la liste complète de ses ouvrages. Voici le titre des principaux. Parmi ses romans : le *Château de Rackrent* (1802, in-8°); *Belinda* (1802, in-8°); *Harrington* (1817, 2 vol. in-12); *Forester et Angelina* (1821, 2 vol. in-12), et enfin *Hélène* (1834, 3 vol. in-12). Parmi ses contes, nous citerons deux recueils : *Contes populaires* (1804) et *Contes fashionables* (1806). Enfin elle a collaboré aux ouvrages de son père sur l'éducation et notamment à son *Education pratique*, publiée en 1798. Elle a écrit aussi les Mémoires de son père. La première édition complète de ses romans et œuvres diverses a paru à Londres en 1825 (14 vol.); trois nouvelles éditions en ont été faites dans la même ville en 1832 (18 vol.), en 1848 (9 vol.) et en 1856 (10 vol.). Il s'en est fait aux Etats-Unis de nombreuses publications. Presque tous ses romans ont été traduits en français par Mmes L. Belloc, Elisa Voïard, Niboyet, Sobry, etc.

EDGEWORTH DE FIRMONT (l'abbé Henri ESSEX), dernier confesseur de Louis XVI, cousin de Lowell Edgeworth, né en 1745 à Edgeworthstown (Irlande), mort à Mittau en 1807. Il étudia chez les jésuites de Toulouse, entra dans les ordres et devint confesseur de Mme Elisabeth. Sur le conseil de cette princesse, Louis XVI l'appela au Temple pour